



HAL
open science

Bibliothèque finno-ougrienne N°18 Les Komis

Eva Toulouze

► **To cite this version:**

Eva Toulouze. Bibliothèque finno-ougrienne N°18 Les Komis : Questions d'histoire et de culture. 2010, pp.9-15. hal-01276204

HAL Id: hal-01276204

<https://inalco.hal.science/hal-01276204>

Submitted on 19 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PREFACE

LES JOURNEES FINNO-UGRIENNES

C'est en 2009 que, pour la première fois, l'Adéfo a organisé des journées consacrées à la culture d'un peuple finno-ougrien peu connu en France. L'idée est venue peu à peu d'organiser des manifestations spécifiques destinées à faire connaître des populations dont peu ont entendu parler, parce qu'elles n'ont pas d'État souverain, donc ne figurent pas comme acteurs sur la scène internationale, parce qu'elles sont comme noyées dans cet espace multinational qu'est la Russie et dont on ne retient d'ordinaire que l'adjectif « russe » et aussi parce qu'elles ne font pas parler d'elles, ne se propulsant pas par toutes sortes d'atrocités à la une des médias.

Comment cette idée nous est-elle venue ? Tout d'abord, en constatant qu'il y a parmi les communautés parlant une langue finno-ougrienne, des statuts très différents. Les États souverains – la Hongrie, la Finlande et l'Estonie – ont des ambassades, des attachés culturels voire des instituts culturels. Leurs langues sont enseignées dans un ou plusieurs établissements d'enseignement supérieur et leur étude, ainsi que celle des cultures et des sociétés correspondantes, peut se développer dans le cadre d'institutions de recherche existantes. Les informations disponibles sur Internet en anglais ou en français sont abondantes. Des traducteurs, sinon nombreux, en tout cas en nombre suffisant pour les possibilités de l'édition, ont été formés, et ils travaillent avec les éditeurs pour assurer la pénétration d'œuvres littéraires de valeur. Ces cultures disposent ainsi de relais puissants pour faire connaître leur existence en France. Certes, ceci ne dispense pas l'Association pour le développement des études finno-ougriennes de jouer un rôle, mais le relativise : la dimension « études » devient ici sans doute centrale, et notamment le chaînon du passage de la recherche pure à la popularisation de celle-ci. Ce n'est pas le cas pour les populations finno-ougriennes minoritaires sur leur terre d'origine. On les appelle souvent les « petits » peuples finno-ougriens, faute de mieux, même si la taille, nous le savons à l'échelle internationale, n'est pas un critère absolu (les Islandais sont 300 000 et il y a presque autant de Mordves que d'Estoniens). Ceux-là n'ont pas d'ambassades, pas de centres culturels ; leurs langues ne sont pas enseignées, tout au plus comme matière dans d'autres cursus, bon an mal an ; il n'y a aucun cadre institutionnel *stricto sensu* permettant de développer la recherche les concernant. Les connaisseurs de ces langues se comptent sur les doigts d'une main, et la plupart d'entre eux ont des connaissances théoriques, mais non pratiques. De plus, Internet ouvre des perspectives, mais rarement dans des langues communément connues en France, le russe étant un passage presque obligé. Là, notre association a un rôle unique à jouer, pour impulser l'extension et la diffusion du savoir. C'était la première raison qui nous a amenés à entreprendre cette série.

La deuxième, c'est l'inspiration que nous avons reçue des initiatives prises dans d'autres pays, notamment en Estonie. Avec des moyens incomparablement plus importants que les nôtres, puisque l'État est de la partie, l'association Fenno-Ugria organise tous les ans des « Journées Finno-ougriennes » (*Hõimupäevad*, mot à mot « Journées des peuples parents »), poursuivant ainsi une tradition d'avant-guerre. Chaque année en octobre dans différentes localités, il y a des expositions, des concerts, des colloques, des conférences, des ateliers avec des personnalités de la culture venant de toutes les régions finno-ougriennes. Dans leur conception, ce sont des journées qui tendent à « réunir la famille » et à donner une vue d'ensemble du monde finno-ougrien. Bien sûr, nous ne pouvons avoir cette ambition, et même si nous en avons les moyens, des initiatives de ce type, un peu fourre-tout, ne correspondraient guère à nos besoins. Non seulement la dimension identitaire qui domine en Estonie nous est totalement étrangère, mais aussi une image kaléidoscopique du monde finno-ougrien risquerait de ne laisser aucune trace dans les mémoires. En revanche, s'associer à des initiatives de ce type – profiter par exemple d'invitations Schengen délivrées par les organisateurs – nous permettrait peut-être de recevoir des visiteurs que nous ne pourrions pas inviter autrement, et d'organiser nous-mêmes, à moindres frais, une manifestation annuelle ciblée.

Enfin, il y a un précédent : en 2008, le PEN-club d'Oudmourtie m'a contactée pour que je leur organise un séjour en France. Ils venaient de sortir un numéro spécial de la revue *Invožo* consacré aux relations culturelles franco-oudmourtes et contenant des textes de poésie française traduits en oudmourte et des textes de poésie oudmourte traduits en français, et ils étaient en train de travailler à une anthologie de poésie française en oudmourte. Ils voulaient

présenter à Paris ces deux ouvrages. C'est ainsi que quatre poètes oudmourtes – PjotrZaharov, Larisa Orehova, AleksejArzamazov (ArzamiOčej) venant d'Iževsk et NadeždaPčelovodova venant de Tallinn – ont passé presque une semaine à Paris et sont intervenus à la Maison de poésie, au PEN-club, à la Bibliothèque nordique ainsi que dans plusieurs séminaires de l'Inalco¹. Le succès de ces initiatives nous a encouragés à aller plus loin.

LES JOURNEES KOMIES

Pour commencer cette série, deux communautés finno-ougriennes minoritaires sur leurs territoires s'imposaient : les Oudmourtes et les Komis ont, plus que toutes les autres, suscité l'intérêt des chercheurs français, puisque Jean-Luc Moreau en tête, moi-même à sa suite, avons consacré une partie de notre temps à l'étude de leur culture ; de plus, nous sommes suivis par d'autres, plus jeunes, chercheurs ou nous l'espérons, futurs chercheurs : Marie Casen-Dugast prépare un mémoire de master sur l'identité oudmourte, Guillaume Enguehard et Martin Carayol se sont rendus sur place pour apprendre la langue. Mais la curiosité des intéressés avait été déjà nourrie en 2008 par des rencontres avec des intellectuels oudmourtes. Nous avons donc pensé commencer la série des Journées finno-ougriennes par des Journées komies. Le choix était justifié par le fait que la culture komie avait déjà suscité un intérêt en France. Yves Avril l'avait découverte et avait proposé des traductions françaises pour l'œuvre du fondateur de la littérature komie, Ivan Kuratov, et il est l'auteur du seul manuel de komi existant en France² ; Sébastien Cagnoli a pris l'initiative d'apprendre le komi et de traduire poésie, prose et théâtre en partant du texte original. Ses entreprises sont aujourd'hui bien connues en République komie : non seulement il a reçu pendant l'été 2009 un prix pour la promotion qu'il assure à la langue komie, mais il a soutenu un mémoire de master sur le théâtre komi et se consacre à une thèse de doctorat sur le même domaine. La culture komie était donc un domaine dans lequel nous pouvions envisager non seulement de recevoir des informations de la part d'autres chercheurs, mais aussi d'y être actifs et partenaires. Nous avons pu ainsi organiser une journée de colloque, pour laquelle nous avons été accueillis avec beaucoup de gentillesse par l'Ambassade d'Estonie. Notre objectif était dans cette journée d'avoir des communications nous éclairant sur différents aspects de la culture komie.

Pour cette première expérience, nous avons invité une chercheuse komie, Marina Fedina, à apporter sa contribution avec une voix venue directement de Syktyvkar. Sa présence aurait été pour nous d'une importance centrale, puisqu'elle aurait enrichi de sa compétence et de son expérience non seulement notre programme, mais également les discussions, qui ont été animées. Linguiste, chercheuse au nouveau centre d'études finno-ougriennes créé en 2009 auprès de l'université de Syktyvkar, elle devait parler des rapports entre langue et univers mental chez les Komis. Alors que nous étions tous prêts à l'accueillir, elle a dû annuler son voyage parce que le recteur de l'université de Syktyvkar lui a interdit de se rendre à Paris. Il s'agit là d'une pratique courante en Russie : les autorités universitaires réglementent et contrôlent l'activité scientifique de leurs subordonnés en autorisant ou interdisant les missions à l'étranger. Les universitaires semblent être considérés comme incapables de gérer eux-mêmes les priorités dans leur travail et cette infantilisation risque d'avoir des conséquences sur les relations internationales des universités en Russie : si inviter des chercheurs expose les partenaires à ce type de contretemps, une association comme l'Adéfo sera contrainte de se tourner vers d'autres personnalités non moins prestigieuses de la vie culturelle et artistique, moins soumises à des contraintes extérieures. Marina Fedina a pourtant tenu à être parmi nous et nous a envoyé son texte, que j'ai lu au cours de la journée d'étude. Par ailleurs, un accord de coopération vient d'être contracté entre l'Université d'État de Syktyvkar et l'Inalco, ce qui peut laisser espérer que les échanges fonctionneront mieux dans l'avenir.

Un second bloc d'interventions a été centré sur la littérature en langue komie. C'est le domaine qui a mobilisé les efforts des chercheurs français, Yves Avril et Sébastien Cagnoli. Cette fois-ci, leur attention à tous les deux s'est concentrée sur la figure d'Ivan Kuratov, le premier écrivain komi. Si Yves Avril nous présente cette personnalité devenue aujourd'hui une icône, Sébastien Cagnoli nous donne un exemple de cette iconicité avec l'opéra qui vient

¹ Vous trouverez les enregistrements de ces rencontres sur la page d'accueil du site de l'Adéfo : adefo.org.

² *Parlons komi*, Paris : L'Harmattan, 2006.

d'être produit à Syktyvkar. Il commente cet opéra et le met en rapport avec la perception contemporaine de l'identité komie, telle qu'elle s'est manifestée avec cette initiative.

Ces journées ont pu se réaliser grâce à une collaboration étroite avec l'université de Tartu³. En effet, le département d'ethnologie de cette dernière a lentement et sûrement développé ses activités au cours de cette dernière décennie en se concentrant sur l'étude des Komis. Le professeur, Art Leete, y fait des travaux de terrain depuis longtemps et il y a associé des étudiants : en 2006, il est parti avec trois d'entre eux. De ce petit groupe, deux continuent à travailler sur des sujets komis, créant ainsi un pôle de connaissances sur cette région à Tartu. C'est ainsi que les ethnologues de Tartu ont présenté les résultats de leurs travaux dans la deuxième partie de la journée : Art Leete et PiretKoosa revenaient juste de leurs travaux de terrain en pays komi, où ils avaient suivi la situation religieuse à la campagne. Art Leete s'est intéressé au mode de fonctionnement de l'Église orthodoxe aujourd'hui à Ust'-Kulom et PiretKoosa a suivi la pénétration des protestants au village en prenant pour exemple une communauté installée au village de Don, proche de Ust'-Kulom. Ce sont des travaux en profondeur, nous révélant des communautés que les ethnologues suivent depuis des années. JaanikaJaanits, qui a fait ses deuxièmes travaux de terrain pendant l'été, nous a livré ses premières réflexions sur ce qui sera un mémoire de master sur l'identité komie chez les jeunes à Syktyvkar. L'apport des ethnologues de Tartu a été également enrichi par celui d'IndrekJääts, ethnologue lui aussi, mais institutionnellement rattaché au Musée national estonien, qui a soutenu en 2005 sa thèse de doctorat à Tartu sur le développement du nationalisme komi au XIX^e siècle. Tout en continuant ses travaux sur des sujets proches de celui qu'il a abordé au colloque, il a réalisé en 2009 un film sur les Permiaks, que nous avons présenté en ouverture des journées komies à l'Institut finlandais.

Afin de pérenniser l'apport de ces journées, nous avons également décidé de les faire systématiquement déboucher sur une publication. Nous devrions aboutir ainsi en quelques années à un corpus d'informations en même temps générales et actuelles sur les peuples finno-ougriens. De plus, nous essaierons de systématiser ce qui aura été possible grâce à la gentillesse et à la disponibilité d'IndrekJääts pour ce numéro, à savoir d'enrichir ce volume par l'adjonction d'un DVD comportant une version avec sous-titres français du film *Un automne komi permiak*⁴. Nous y tenons, car le film permet de transmettre quelque chose de plus que l'écrit : des sensations, des émotions, un contact direct par le visuel et l'auditif. Aux connaissances peuvent ainsi s'ajouter des impressions.

Nous espérons ainsi que le premier volume de cette série répondra à la soif de connaissance de tous ceux qui, en France, souhaitent combler les lacunes de la connaissance sur les peuples finno-ougriens et leur vie aujourd'hui.

Eva Toulouze

³ Les intervenants estoniens ont pu participer grâce à la contribution du centre d'excellence de l'Université de Tartu, et IndrekJääts grâce à la subvention n° 7010 « La pénétration des nationalismes. Ethnicité, science et politique dans la périphérie intérieure de l'Empire russe du début du XIX^e siècle aux années 1920 » de la Fondation estonienne pour la recherche (*Eestiteadusfond*).

⁴ Il est possible de se procurer ce DVD gratuitement auprès de l'Association pour les études finno-ougriennes : voir p. 221.

